

Maitre ou perdrix

Emné Nasereddine

Number 171, Summer 2021

Il faut être plus fort que soi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97249ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nasereddine, E. (2021). Maitre ou perdrix. *Moebius*, (171), 27–39.

Maître ou perdrix

Emné Nasereddine

*(au loin le soleil crevant l'horizon
pas d'arbres
pas de vert
un non-lieu
une ruelle
un lit d'hôpital*

*beaucoup d'hommes
un repu de la terre
il n'aime pas les nuits blanches
ni son nom*

*une femme aux dents cariées
observe les aubes
orchestre un songe ancien*

*beaucoup de possibles à contempler
un point du jour qui s'étale
de
l'
hiver
au
printemps)*

mon corps jouissait aux éclats
nue de prière
dressée sur mille verges
ma mélancolie moissonnait le paysage
fraîchement orpheline
je brassais le silence
je ne savais rien faire
à part
m'offrir à chaque coin de rue où mon ombre fleurissait

je n'avais jamais été aussi belle
je pensais habiter tout l'amour de la mer
emportant au passage les hommes
qui
de solitude se sont retranchés dedans
ils espéraient – me creusant – renaître ou trembler
cela revenait au même

*je n'ai rien à revendiquer
je ne suis que souffle décimé*

ces hommes s'accordaient mal avec le plaisir
rapidement ils glissaient dans l'angoisse
et quand mes hanches se liquéfiaient
à ce moment
seulement
je leur disais que je venais du Sud
ils n'avaient pas fini de gicler qu'ils en savaient déjà trop
sur la libération d'un peuple

et l'odeur des cailloux

leurs sanglots finissaient par juter dans ma panse que
j'étirais sous la forme d'un premier désir

(c'est toi que j'ai regardé entre deux battements de corps)

certaines n'avaient pas de visage
ils parlaient avec un drôle d'écho
ils riaient et leur enfance se brisait en deux
dans mon ventre plein s'étiolait le goût de la tétée
ils confondaient leurs pleurs et leur nom
j'ai été disciple
des corps
disciple
d'une épiphanie
j'accompagnais à bout de jouissances
mère guérisseuse
femme d'antan
mais je n'avais plus de temps
à céder

avec toi
j'allais composer autrement
toi tu ne disparaîtras jamais
jamais
ne disparaîtras
de peur de crever

éblouissante comme la foudre
j'ai jeté mes yeux sur ton cou que je croyais avoir connu
ma tristesse s'accouplait à ton profil éclaté
c'est un matin d'hiver
un matin qui ne cesse de paraître
sur tes épaules familières
la folie ne m'attendrait pas
cet homme ferait bien l'affaire me suis-je dit en t'observant
de dos refuser la lumière

je t'ai suivi en suçant le pouce
tu parlais de territoire et mes jambes s'ouvraient
par respect
pour tes convictions implacables
mon cœur s'est renversé à l'idée de te séduire
je t'ai juré acte de présence
je n'ai pas laissé de tâche
très vite c'est à deux que nous faisons jour
nous étions moulés au sable et à la chaux

de loin nous reconnaissons l'excitation de la mer

cette ville nous est apparue étrange
 sans rires d'enfants
 nous nous rabattions sur le même livre
 de peur de voir la démence débarquer

je t'ai appris à marcher
 puis à transformer la chair en allégorie
 je t'ai lu *aujourd'hui je n'ai rien fait mais beaucoup de choses*
*se sont faites en moi*¹

tu as pleuré jusqu'au matin
 j'ai répondu partout le cœur sévit
 partout le cœur sévit
 avant de te sourire
 en profondeur

(au creux d'un rêve l'œil de la forêt me chuchota de
 prendre garde à l'enfant tapi

il pèse le pour et le contre au bord de sa fenêtre
 mais ne disparaît jamais

jamais ne disparaît

après tout nous naissons chaque nuit près d'une limite

1. Roberto Juarroz, *Treizième poésie verticale*, traduit de l'argentin par Roger Munier, Paris, Librairie José Corti, 1993.

j'ai pris goût à la falaise

je pâlis face à l'océan
qui est moi
qui est moi

et quand l'enfant saute
il tire l'horizon dans sa chute)

près de mon corps le tien ose cette confiance
nés frère et sœur ne nous aurait pas empêchés de faire
coïncider nos ombres
ton enfance s'est arrêtée en même temps que Dieu
prononça (un secret)

et qu'Il se retira
humilié de sa négation
j'ai consolé
ton abandon
je serai épouse et mère
la nuit de noces
j'ai hurlé
ma liberté
j'ai saigné
sécheresse

nous étions une illusion depuis l'origine
nous avons marché comme deux enfants
qui
apprennent que la lune se joue des marées

cérémonieusement oui
 avec fierté
 affichant sur nos fronts le déracinement
 et la mouvance
 des nutations
 avant de
 tomber
 dans le domaine de l'amour — ce n'est pas toi que j'ai aimé

je connais le séquoia sous lequel nous mimions la
 solitude
 avant

l'intuition du verbe

et toi triste perdrix que connais-tu du feuillage des pruniers

sais-tu la fragilité du coquelicot

parfois je ne reconnaissais plus tes épaules
 l'acceptable se définissait
 à mesure que tu te tamponnais
 à ma dernière pensée
n'as-tu pas honte
n'as-tu pas honte
 j'avais honte
 certainement
 alors je m'effaçais mouette
 je m'effaçais survie

je brassais le silence
et le jour récidivait

parfois je ne reconnaissais plus tes épaules
l'acceptable se définissait
à mesure que tu régissais
les abords de ma féminité
et le souvenir de ma mère
qui aurait eu si honte
qui aurait eu si honte
alors un soir
tu as répudié
les rues de Montréal n'étaient plus étranges
mais terreur
mon corps y naviguait
détresse

le matin je suis revenue
je n'étais pas allée bien loin
mes lèvres cousues au fil d'acier
la tête rasée
le souffle court
je voulais que tu m'observes tisser les mythes entre eux
à tes yeux je ressemblais désormais à la mort
j'écrivais et tu punissais
non-sens
logorrhée de campagne
en réalité

amen
amen
emné croit en Dieu
et à tous les pardons

enfants d'un autre continent
jouisseurs de poésie
j'ai voulu croire qu'il y avait encore quelque chose à faire

je patiente je suis poli[e] de toutes mes forces¹

venir du Sud ne suffisait plus pour être alliés

j'ai fini par cerner ta matière dans un bain de regrets
c'était le procès-verbal d'une inépuisable médiocrité
dans cette démesure
un soupir soufflait des mots sévères
je cultivais le mot
tu punissais
jamais ne disparaissais
tu surveillais le geste
ma terre
les gouffres d'un monde qui te rejetait

1. Albert Camus, *L'été*, Paris, Gallimard, 1954.

je connais l'homme la montagne le vent

le matin j'écris pour que la lueur du jour ne m'engloutisse pas

dis-moi triste perdrix
que sais-tu de l'identité

sois maître
sois généreux
ton nom y est caché

je savais qu'un long voyage m'attendait
j'étais née sans ombre sans empathie
sur le flanc d'une colline
seule

je voulais la vie à tout prix
nue de prière
sous un soleil en cavale
mon adresse prenait des formes incertaines

dans mon égarement ton visage portait les traits du père
je croyais m'enraciner au figuier
je savais pourtant tes yeux chimères
un jour vint enfin
je me suis levée parmi tes odeurs
au dernier regard posé sur toi mon être entier a convulsé en
t'observant être plus fort que moi

mais l'étais-tu vraiment

j'ai signé de mon corps
mille adieux aux mille rumeurs des passantes
je t'ai laissé un poème scellé par le foutre de l'humanité
je m'identifiais aux pierres et les pierres étaient une béatitude

rien à l'horizon ne ressemblait à ton amertume
ni à l'ennui
au carrefour de cet immeuble que j'ai abandonné
le soleil guettait les naissances

*ma sœur étoile mon amie ancienne je te reviens avec ce corps lourd
absous-moi misère
allège-moi espérance*

habite-moi de vent

et vent je suis devenue

ainsi j'ai couru loin jusqu'à l'épuisement
j'ai discerné sur mon chemin
l'aubade d'un cardinal rouge qui m'accompagna tout le
long de ma traversée

arrivée au seuil de la terre
je ne pouvais plus te revenir
mes mains claires-voies étaient traversées par la grâce
alors je me suis vue renaître
sirène
puis

papillon
dans ma bouche
le retour des amants que je mâchais avec appétit
j'ai tracé un mot en soulevant l'épaisseur du temps
ma parole avait patienté
jamais n'avait disparu
j'acceptais de ne rien savoir
j'ai célébré en danse la femme que j'étais

c'est ici que je me suis rencontrée